



HAL
open science

**Federico Tarragoni, L'énigme révolutionnaire , Paris.
Les Prairies Ordinaires, 2015, 325 pages**

David Copello

► **To cite this version:**

David Copello. Federico Tarragoni, L'énigme révolutionnaire , Paris. Les Prairies Ordinaires, 2015, 325 pages. Raisons politiques, 2019, pp.133 - 137. 10.3917/rai.074.0133 . hal-02507995

HAL Id: hal-02507995

<https://hal.science/hal-02507995v1>

Submitted on 16 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Federico Tarragoni, *L'énigme révolutionnaire*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2015, 325 p.

DAVID COPELLO

Retrouver, au cœur des processus révolutionnaires, les modes de subjectivation politique du peuple : telle est l'ambition du travail de Federico Tarragoni. L'ouvrage *L'énigme révolutionnaire* constitue en effet une tentative d'étudier une révolution sans tomber dans le tropisme « thermidorien », que l'auteur reproche à la plupart des travaux de sciences sociales. Ceux-ci tendraient selon lui à privilégier une conception fataliste des révolutions, devant nécessairement, après un moment d'émulation créative, laisser place à une domination renouvelée et/ou à la confiscation des capacités politiques du peuple. À l'inverse, l'auteur cherche à redonner toute sa place aux dynamiques subjectives durables qui naissent dans le processus révolutionnaire, se manifestent dans des formes d'intervention politique horizontales et résistent au retour de la verticalité institutionnelle une fois « l'ordre » rétabli. En cela, le point de départ de l'auteur fait écho aux réflexions plus larges qui tendent à opposer une sociologie critique de la domination (souvent associée à la figure de Pierre Bourdieu) et une pensée de l'émancipation politique (souvent associée à la figure de Jacques Rancière)¹, tout en cherchant à dépasser cette confrontation dans une sociologie des révolutions attentive aux dynamiques subjectives de l'autonomie politique. Federico Tarragoni refuse ainsi de s'adonner au « principal passe-temps des sociologues », consistant selon lui à réduire la révolution à un « recyclage des élites au pouvoir », sans tenir compte de « l'extraordinaire de l'événement ou du changement politique radical » (pp. 20-21). S'il dénonce cette dérive, l'auteur ne cherche pas pour autant à nier le poids des structures et des hiérarchies héritées dans le processus révolutionnaire. Il s'agit plutôt pour lui d'explorer les modes de constitution et les types d'expression d'une « subjectivité révolutionnaire » en tant qu'« articulation dialectique de l'identité sociale de l'individu et de la subjectivité politique qu'il se forge au gré des événements » (p. 19). C'est à travers ce parti-pris heuristique qu'est

¹ L'auteur a par ailleurs développé cette opposition dans d'autres travaux parus dans cette revue: Federico Tarragoni, « Du rapport de la subjectivation politique au monde social : les raisons d'une mésentente entre sociologie et philosophie politique », *Raisons Politiques*, n°62, 2016, pp. 115 – 130. Pour un autre exemple des réflexions ouvertes par cette opposition, voir également : Manuel Cervera-Marzal, *Miguel Abensour, critique de la domination, pensée de l'émancipation*, Paris, Sens&Tonka, 2013.

entreprise l'analyse de la révolution bolivarienne au Venezuela entre la fin des années 1990 et le début des années 2010.

Dans une première partie de l'ouvrage, l'auteur passe en revue les différentes façons d'aborder la révolution par les sciences sociales. Il définit d'abord la révolution à travers trois critères fondamentaux : une rupture de l'ancien ouvrant à une organisation nouvelle, une réflexivité de la société sur les changements en cours, et un changement durable du fonctionnement de l'État et des structures de classe. Mais sa manière de délimiter l'objet « révolution », et l'heuristique qui en découle, est saupoudrée de manière plus minimale – et plus directement représentative de la démarche concrète qu'il fait sienne – tout au long du texte : « il y a révolution à partir du moment où l'effervescence collective, éphémère et contingente, se sédimente dans des régimes spécifiques de subjectivité » (p. 13) ; « il y a révolution [...] dès lors que surgissent des formes du politique inédites en lien avec un certain nombre de ruptures 'macro' » (p. 41). C'est à partir de cette conception très inclusive de la « révolution », au sein de laquelle le phénomène chaviste peut prendre place sans encombre, qu'il dresse un état des lieux problématisé des schémas d'analyse plus ou moins classiques utilisés en philosophie (Hannah Arendt, Karl Marx, Antonio Gramsci, Walter Benjamin), en sociologie (Alexis de Tocqueville, Emile Durkheim, Max Weber), en science politique (Theda Skocpol, Ekkart Zimmerman, James Davies, Charles Tilly et Michel Dobry principalement) et en histoire (Timothy Tackett, Haïm Burstin, Bronislaw Baczko, Sophie Wahnich). Soulignant les apports des approches philosophiques et historiques de la révolution, l'analyse de Federico Tarragoni se montre sévère à l'égard de la sociologie et de la science politique. Celles-ci auraient jusqu'ici principalement tenté d'expliquer les révolutions, d'en déterminer les causes objectives, sans chercher à les comprendre, délaissant ainsi le point de vue des peuples qui s'y trouvent mobilisés : « seule la compréhension pourra nous sortir des impasses d'une science sociale 'en surplomb', faisant la part belle aux structures socio-économiques ou aux idéologies désincarnées, aux dépens des pratiques et des significations que leur donnent les acteurs révolutionnaires » (p. 274), affirme-t-il plus loin. Il y a là une tendance que l'auteur souhaite renverser à partir de l'étude du cas vénézuélien. Toutefois, en cherchant à souligner l'originalité de sa démarche, il dresse un portrait quelque peu schématique des disciplines dont il s'inspire de manière critique. Dans cette première partie, des pans importants de la littérature ne sont en effet abordés que sous un angle purement négatif, sans faire toujours justice aux potentialités de compréhension de la subjectivité révolutionnaire offertes par les disciplines incriminées, qui ne se limitent pas aux considérations sur les facteurs « objectifs » pesant sur les révolutions. La démarche envisagée

ici n'est, par exemple, pas antithétique de la sociologie des conjonctures fluides incarnée par Michel Dobry, et des travaux sur Mai 68 qu'elle a inspirés à Boris Gobille² et autour de Frédérique Matonti³, ni sans parenté avec l'étude des incidences biographiques (subjectives) de l'engagement soixante-huitard qu'a opérée Julie Pagis⁴ par exemple. Il y a là une communauté de questionnements politiques et sociologiques sur ce que l'événement révolutionnaire fait au sujet, en tenant compte de façon non caricaturale du poids des structures sociales, dont l'inertie se trouve perturbée mais pas annulée dans les moments de crise politique. La productivité des observations faites par l'auteur aurait donc pu être redoublée en montrant comment elles pouvaient s'articuler aux modèles et recherches contemporains, notamment en science politique.

L'étude de cas à proprement parler est entamée dans la seconde partie de l'ouvrage. Dans un premier chapitre, après avoir présenté les principaux enjeux de la révolution bolivarienne emmenée par Hugo Chávez, et notamment la constitution des Conseils Communaux (organes de gestion locale des ressources publiques basés sur une logique de participation populaire) à partir de 2002, Federico Tarragoni présente les bases empiriques de sa démarche d'enquête : 80 entretiens ont ainsi été réalisés entre 2007 et 2012, sur quatre terrains différents, tous localisés dans des *barrios*, quartiers populaires vénézuéliens où l'auteur a également effectué un travail d'observation participante, auprès d'acteurs impliqués dans les Conseils Communaux. Les témoignages recueillis fournissent la matière première pour aborder la subjectivité des acteurs révolutionnaires. Les principales conclusions de l'auteur sont alors présentées dans trois chapitres distincts, qui constituent le cœur du propos.

Dans son chapitre consacré au « devenir révolutionnaire », Federico Tarragoni s'intéresse aux usages et aux appropriations, en milieu populaire, de l'idéologie véhiculée par les élites révolutionnaires chavistes. Loin de souscrire à une vision de l'idéologie comme prison totalitaire, l'auteur montre qu'elle peut au contraire fournir les outils d'une réflexivité politique : elle permet de politiser les vécus d'injustice, en dotant les acteurs d'une grammaire favorisant l'autonomie politique. Les témoignages sont ici exploités pour montrer comment l'idéologie permet de réinscrire l'histoire personnelle dans une histoire collective, pour

² Boris Gobille, « L'événement Mai 68 : pour une sociohistoire du temps court », *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, 2008, 2, pp. 321 – 349.

³ Voir par exemple son introduction au dossier sur le « capital militant » paru dans la revue *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* : Frédérique Matonti, « Crises politiques et reconversions : Mai 68 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°158, 2005, pp. 4 – 7.

⁴ Julie Pagis, *Mai 68, un pavé dans leur histoire : événements et socialisation politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014.

donner sens au vécu individuel à partir d'un cadre politique plus large. Pour les acteurs, l'entrée en révolution est racontée à travers une rhétorique de la régénération de soi, que l'auteur associe à l'identification d'un certain nombre de « torts » ouvrant à une revendication de justice, en reprenant par moments un vocabulaire emprunté à Rancière. Federico Tarragoni ne nie pas pour autant la réalité du processus d'idéologisation autoritaire chaviste, les velléités de contrôle autoritaire de la base par le sommet. Celles-ci aboutissent à la constitution d'une forme de « police idéologique », qui polarise et clôture les possibilités de dialogue à l'intérieur de l'espace public vénézuélien. Pourtant, les adeptes de l'idéologie révolutionnaire ne se laissent pas nécessairement enfermer dans cette dérive. L'auteur souligne ainsi l'importance des espaces de « jeu » avec l'idéologie bolivarienne, qui ne se résume pas à un pur endoctrinement mais donne lieu à des reformulations au quotidien, à travers lesquelles les acteurs populaires s'approprient la grammaire idéologique pour se confronter aux problématiques de leur vie courante, de la saleté des rues à l'omniprésence de la musique reggaeton. Ces appropriations rendent compte de la créativité des acteurs révolutionnaires, qui ne se contentent pas d'une reproduction mécanique du discours officiel. D'intéressants passages sont ainsi consacrés à la diffusion des théories conspirationnistes sur l'« ennemi caché » au sein de la société vénézuélienne, et à la constellation d'usages auquel elle donne lieu.

Le chapitre suivant prolonge ces développements et se penche plus en détail sur les manifestations d'une subjectivité politique autonome, qui se manifeste à travers la résistance à l'idéologisation, la projection vers l'utopie et la critique de l'État exercée au sein des milieux populaires vénézuéliens. Dans les lignes que l'auteur consacre à la résistance à l'idéologisation, il systématise les analyses du chapitre précédent pour établir une typologie des rapports pratiques à l'idéologie. Ceux-ci vont de la critique ouverte, à l'encontre des militants chavistes les plus intolérants, à l'ironie, dont font preuve certains des révolutionnaires en usant des références chavistes pour construire un discours humoristique distancié dans leurs interactions quotidiennes. L'identité révolutionnaire ne se résume donc pas à l'idéologie chaviste, à laquelle on oppose parfois une vision pragmatique de la transformation sociale dans la résolution des problèmes concrets du *barrio*. Dans la construction d'une subjectivité politique autonome, le pragmatisme peut toutefois se combiner à l'utopie et à des formes d'imagination politique spontanées. Federico Tarragoni en scrute les manifestations dans le discours de ses enquêtés, dans leur évocation rêvée de la communauté idéale, où les habitants du *barrio* retrouveraient une dignité par le partage d'un nouveau vivre-ensemble, et où l'État, comme administration centralisée, se dissolverait dans

les Conseils Communaux. À travers ces discours utopiques surgissent de puissantes émotions mobilisatrices, que l'auteur place au cœur des transformations politiques du sujet en révolution, loin de se résumer à un cahier des charges imposé de l'extérieur. Résistance à l'idéologisation et utopie se combinent par ailleurs à différentes formes de critique populaire de l'État. On reproche alors à ce dernier d'avoir facilité le développement d'une bourgeoisie bolivarienne, qui s'approprie les revenus du pétrole et en freine la redistribution, ou d'avoir favorisé une culture de la passivité, où l'aboutissement de la révolution reposerait tout entier sur un « sauveur » plutôt que sur la citoyenneté active des classes populaires. Ces différentes manifestations de la subjectivité politique du peuple montrent, pour l'auteur, que le processus révolutionnaire ne peut se résumer à un bloc compact, mais doit plutôt être pensé sous un modèle de conflictualité permanente, de « dialectique conflictuelle » (p. 209), opposant en particulier des dynamiques horizontales et verticales. En effet, si la révolution bolivarienne emmenée par Hugo Chávez voit réapparaître de nouvelles formes de domination, elle n'en a pas moins contribué à l'émergence d'une subjectivité politique critique, à même de pointer les dérives d'un processus auquel elle s'identifie malgré tout, en opérant ainsi une forme de dépassement.

Ces différentes dimensions de l'expérience révolutionnaire sont ensuite abordées, dans un ultime chapitre, à travers un prisme plus spécifique : l'expérience du temps mise en jeu dans le processus révolutionnaire. L'auteur y montre d'abord que la réécriture chaviste de l'histoire nationale comme lutte infinie entre le peuple des pauvres et les élites réactionnaires a un effet performatif sur les consciences des classes populaires : elle leur octroie le sentiment de jouer un rôle décisif dans l'histoire. Federico Tarragoni se penche ensuite, dans un passage particulièrement passionnant de l'ouvrage, sur l'investissement massif dont fait l'objet le roman *Les Misérables* de Victor Hugo. Omniprésent dans les quartiers populaires, le livre est un des éléments du décor bolivarien : mentionné par Chávez dans ses discours, il est décodé à l'aune de l'idéologie bolivarienne par les habitants des *barrios*. Mais il suscite aussi un imaginaire de l'indignation, de l'insoumission et un horizon d'attentes qui n'épargnent pas le pouvoir révolutionnaire. La révolution donne donc lieu à une modification des rapports au temps chez les habitants des quartiers populaires, pour lesquels se dévoile une capacité à agir dans le passé et un horizon d'émancipation dans l'avenir.

Sur l'ensemble de ces points, l'auteur choisit de traiter son échantillon comme une population homogène : l'appartenance aux classes populaires prime dans son analyse, et il s'attarde peu sur les autres types de déterminants sociaux, pouvant favoriser l'émergence de tel ou tel type de subjectivité révolutionnaire. Les profils socio-économiques et géographiques

des enquêtés sont pourtant très variés, comme le montre le descriptif de 15 des personnes interrogées fourni en annexe, et comme l'indique la réalisation d'observations participantes en milieu aussi bien urbain que rural, ouvrier qu'indigène, proche de la capitale que périphérique. L'auteur n'envisage pas ici d'analyse systématique de la stratification interne de son échantillon : l'appartenance aux classes populaires des *barrios*, considérées comme un « référent sociographique très homogène » (p. 142) à travers le pays, éclipse les autres variables, dont l'analyse ne tient compte que ponctuellement. Ceci lui permet de construire des catégories discursives plus fines dans son analyse, mais ne permet pas de tenir compte des facteurs socio-biographiques qui favorisent telle ou telle forme de participation révolutionnaire. Comment se positionnent les travailleurs de l'économie informelle, très importante dans les quartiers populaires latino-américains, par rapport aux personnes disposant de statuts économiques plus stables dans le *barrio* ? Quel est le rôle de la politisation préalable dans la mise à distance de l'autorité ? De quelle façon le niveau d'alphabétisation joue-t-il sur la politisation révolutionnaire lorsqu'elle est articulée à des référents livresques tels que *Les Misérables* ? Tenir compte de la stratification interne des *barrios* aurait pu permettre d'aborder ces problèmes sans renier le parti-pris initial de l'auteur, consistant à envisager les modes de subjectivation politique du peuple malgré ou au-delà des structures qui les limitent. Ces questions restent pour l'instant en suspens dans cette recherche très stimulante, en ce qu'elle nous donne des outils pour apercevoir un sujet trop souvent dévalué dans l'étude des révolutions : le « peuple », faiseur d'histoire qui se soulève, agit en dépit des déterminations, et se transforme lui-même à travers cette action.

(2286 mots)

Auteur

David Copello est docteur en Science Politique de l'IEP de Paris (2017), et actuellement Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche à l'Université Paris 13. Ses recherches portent sur l'histoire des idées politiques et sur les gauches latino-américaines depuis les années 1970.

Author

David Copello holds a PhD in Political Science from Sciences Po Paris (2017) and is currently a Teaching Fellow at Université Paris 13. His research focuses on the history of political ideas and on the Left in Latin America since the 1970s.